

PASTEURS NOMADES

D'une fascination aveugle à une passion lucide

EDMOND BERNUS

Le nomade soulève la passion depuis des siècles, jamais l'indifférence : admiration, haine, crainte sont les sentiments manifestés par les « autres », c'est-à-dire les sédentaires, citadins ou paysans. Le citadin occidental que je suis a été, comme bien d'autres, fasciné par les nomades : au départ, bien sûr, cette fascination était issue de stéréotypes puisés dans des images d'Épinal, dans des livres, dans des films. J'ai conservé cette passion après avoir connu des nomades, et vécu dans leurs campements. Mais au fil des ans ce sentiment vague s'est transformé en intérêt passionné pour des personnalités et des familles précises : elles n'étaient pas perdues dans un décor anonyme de dunes et de palmiers mais vivaient dans un paysage familier qui, dès lors, faisait partie de mon univers. Et cet intérêt passionné a dès lors été fondé sur des sentiments et des raisons très différents de ceux qui m'animaient au départ.

Cette fascination était, pour moi, liée à l'idée que les nomades vivaient libres par rapport au temps et à l'espace, qu'ils s'étaient affranchis des sujétions qui pèsent sur la majorité des hommes courant de leur maison à leur bureau dans un emploi du temps qui ne se relâche qu'aux périodes de vacances : alors, pendant un temps, certains deviennent nomades avec tentes et caravanes.

Or je découvris immédiatement que la liberté des nomades n'était pas de se déplacer n'importe où, au gré de leur fantaisie. Les nomades vivaient dans une région qu'ils aimaient et au sein de laquelle leur histoire était inscrite : s'ils la quittaient, c'était sous la pression de contraintes très fortes. Leurs déplacements annuels étaient réguliers et leurs itinéraires répétitifs : c'était souvent des nomades casaniers et leur nomadisme n'était pas errance.

Ces nomades vivaient de troupeaux, liés à une nature imprévisible qui dispense généreusement des pluies une année pour les retenir la suivante : pis, des séries d'années sèches et d'années humides se succèdent comme les sept « vaches grasses » et les sept « vaches maigres » du songe du Pharaon. L'eau et le fourrage, indispensables aux hommes et aux animaux, sont renouvelés chaque année dans un scénario toujours différent : d'une année à l'autre on connaît les verts pâturages d'un paradis terrestre ou l'enfer d'herbes absentes, d'arbres morts et de mares desséchées : c'est, selon un calendrier annuel toujours présent dans les mémoires, « l'année de l'abondance » ou « l'année de la faim » et parfois pire « de la sécheresse et de la mort ». Le nomadisme — des hommes, des animaux dans une nature difficile mais intacte — perdait son aspect de paradis resté à l'écart du monde industriel polluant et des cités démesurées où s'entassaient les hommes. Et puis, à scruter le passé, on s'apercevait que les années « de la soif », « de la peste bovine », « des sauterelles » ou « des rongeurs » étaient plus nombreuses que les années heureuses ou simplement banales évoquant un recensement, une visite ou la mort d'un grand chef. Le nomade devenait brutalement, pour moi, l'homme affronté à tous les risques naturels, sans compter à celui de représenter aujourd'hui pour les gouvernements une humanité archaïque, sortie directement

du néolithique et qui doit s'intégrer au monde moderne qui ne peut qu'être sédentaire.

La fascination, dès lors, changeait de nature. C'était un étonnement sans cesse renouvelé de voir une société qui réussissait à vivre avec ses troupeaux dans un milieu si difficile : ces pasteurs faisaient corps avec la nature et savaient l'utiliser en l'apprivoisant, en y trouvant la majeure partie des ressources nécessaires non seulement à leur survie mais leur permettant souvent une certaine « qualité de la vie ». Et pourtant ce milieu désertique fragile donnait l'impression de ne pouvoir être maîtrisé qu'en s'y adaptant, sans tenter de le transformer brutalement avec des normes plaquées de l'extérieur. On ne pouvait que vivre à son rythme, en gérant l'espace et le temps avec une grande souplesse. On ne commandait pas à cette nature, mais on pouvait l'utiliser en sachant comment lui obéir.

UN MONDE SANS CLOISONS

Lorsque je me rends chez les pasteurs nomades, chez les Touaregs en particulier, du sud au nord la route quitte la zone des villages et des champs, souvent enclos, pour pénétrer un univers aux vastes horizons ; peu à peu, dans le paysage, la marque de l'homme se fait discrète et s'efface presque pour ne laisser visibles que des troupeaux épars, les traces d'animaux convergeant vers un puits, parfois des tentes dont l'ocre du velum se fond dans la nature. Chaque fois que je pénètre dans cette zone, je ressens fortement l'impression de m'introduire dans un paysage ouvert, sans bornes, sans barrières, sans frontières affichées. Si des limites existent, si des territoires sont reconnus, ils ne sont pas balisés et n'enferment pas une communauté dans un espace étriqué et cloisonné.

Après des années de pluies médiocres, l'année 1984 atteint un déficit jusque-là inconnu. Pour sauver l'essentiel de leurs troupeaux privés de fourrage, les nomades durent, dès la fin de l'été, quitter leurs parcours habituels pour se diriger vers le sud dans les terroirs paysans mieux pourvus en ressources végétales. Là, les nomades se sentirent bloqués dans un monde clos, fermé, où leurs troupeaux ne pouvaient se déplacer librement. Ces animaux constituaient une menace pour les champs non encore récoltés, un appât pour des voleurs à l'affût, un objet de chantage pour négocier du mil ou de la paille. Ces nomades ne rêvaient que du retour dans leur pays aux grands horizons.

*« Filles de notre pays,
celles qui se teignent le visage au henné, (...)
Je prends la direction d'In-Tamat et d'In-Tadant,
Et j'y fixe mon campement.
pas un jardin où pousse la callebasse.
Je ne vois pas un champ*

*Les chamelles paissent en liberté,
Les ânes ne sont pas entravés.
Nous voici au pays tant aimé.
Ma prière est finie,
Ma chanson achevée. »
(In Bernus, 1991 : 129-130).*

C'est le poème d'une femme touareg, chassée de son pays à l'automne 1984 par une sécheresse implacable avec sa famille, avec ses troupeaux. Dans ce pays, où les nomades ne peuvent que s'insérer entre des villages, dans les interstices des champs, elle rêve d'un retour au pays où les troupeaux pourront pâturer sans crainte, sans barrières, sans hostilité.

UNE LIBERTÉ DIFFÉRENTE

Je découvris alors que cette liberté qui me semblait liée à la vie du nomade comme l'eau à la plante existait bien, mais d'une manière plus diffuse et plus subtile que je ne le croyais au départ ; et si tant d'hommes et de femmes étaient attachés à ce mode de vie, c'est qu'ils percevaient cette liberté à l'intérieur d'un faisceau très lourd de contraintes.

Les nomades vivent dans des campements mobiles qui rassemblent un nombre variable

de tentes, généralement groupées autour de celle d'un patriarche : si une personnalité est connue par son autorité coutumière ou son savoir religieux, elle attire de nombreux étrangers dont les tentes s'installent à la périphérie du campement. Dans le cas le plus fréquent, la tente d'un homme âgé est entourée de celles de ses enfants, de ses parents, de ses serviteurs en fonction de liens de parenté et d'affinité qui peuvent se faire et se défaire. Si un différend survient, la séparation se fait sans rupture, d'autant plus facilement que le campement s'accroît et éclate au fil des saisons en fonction des ressources pastorales environnantes. De même pour la commodité des tâches pastorales, des membres d'une même famille se groupent pour la gestion de leurs troupeaux : en cas de ressources pastorales insuffisantes ou de désaccord, chacun reprend ses animaux, les garde au sein de son foyer ou va les grouper avec d'autres parents et amis. Dans un village, quitter la concession paternelle, abandonner le grand champ familial sont des actes difficiles et presque toujours irréversibles. Chez les nomades, le départ d'un campement, la partition d'un troupeau font partie d'une gestion souple des parcours ou sont la conséquence de différends qui exigent un éloignement, provisoire ou définitif, mais avec la possibilité d'un retour.

Dans les déplacements collectifs de saison des pluies, chaque famille peut modifier sa route — c'est une simple variation sur un thème car la direction générale est imposée par les ressources en eau et en pâturages — pour se rapprocher d'une tente amie ou au contraire éviter une famille avec laquelle on est en froid.

La liberté du nomade, c'est cette possibilité de se regrouper ou de se séparer, de se rencontrer ou de s'éviter sans commettre un acte inamical : c'est de toujours laisser derrière soi une porte d'autant plus ouverte qu'il n'y en a pas.

UNE ÉCOLE DE SOLIDARITÉ

De l'Ancien Testament à l'époque présente, des éleveurs n'ont cessé de pratiquer la vie nomade : « Loth, qui accompagnait Abram, possédait lui aussi du petit et du gros bétail, ainsi que des tentes » (Genèse XIII, 5). Et cette vie, au cours des siècles a toujours comporté des risques. Job avait sept fils et trois filles, il possédait d'immenses troupeaux : « sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et une très nombreuse domesticité » (Job I, 1-3). Or en un instant, « un rezzou de Sabéens... un feu de Dieu tombé du ciel... des Chaldéens formant trois bandes... un grand vent venu d'au-delà du désert » anéantirent et massacrèrent sa famille et ses troupeaux au point qu'il resta seul, aussi nu que le jour de sa naissance. Tous ces malheurs conjugués sur une seule personne résument bien les risques encourus par les éleveurs nomades aujourd'hui encore comme dans l'Ancien Testament. Ce sont les risques d'une nature difficile, de nos jours essentiellement sécheresse, qui entraînent la mort de troupeaux affamés et la fuite des hommes vers les villes ; ce sont aussi les périls de l'insécurité, naguère les rezzous, aujourd'hui les révoltes et les répressions.

Pour parer à ces risques, les nomades avaient su tisser des liens de solidarité qui permettent de corriger les inégalités et au riche de venir en aide au pauvre. Chez les Touaregs on laisse des chamelles ou des vaches laitières à la disposition d'un parent ou d'un proche en difficulté le temps d'une ou de plusieurs lactations, selon l'accord entre les parties. Chez les Peuls on confie à un ami une génisse : les naissances — le nombre est fixé à l'avance — reviennent à l'emprunteur qui peut ainsi reconstituer un troupeau disparu. Chaque civilisation pastorale fixe des règles de vie qui non seulement permettent d'aider les démunis, mais tissent entre les hommes des liens incarnés par l'animal prêté. La vache ainsi acquise est la préférée car c'est la vache de l'amitié. « Elle exige beaucoup d'attention. Il faut la caresser. Il faut lui enlever régulièrement les tiques. Il faut l'habituer à être appelée par son nom, et une fois venue à toi, il faut la caresser sur tout le corps » (Maliki, 1984 : 59). Cette solidarité obli-

gée s'inscrit dans un code qui est le fruit d'une éducation qui rend solidaires tous ceux qui suivent cette « voie peule » (Laya, 1984). Chez les Touaregs, être bien éduqué, c'est savoir respecter les autres et surtout accepter de rester à sa place, en fonction de son âge, de son sexe et de son statut social : pour un jeune homme, c'est resserrer son voile devant une personne âgée et ne lui laisser voir de son visage que deux yeux par une fente étroite.

Ces comportements codifiés sont le fruit d'une société diversifiée, souvent figée dans le cloisonnement de ses hiérarchies. « La queue reste là où elle est, elle suit toujours les pattes » est un proverbe touareg qui indique que chacun doit rester à la place acquise à la naissance. « Les doigts, issus d'une même paume, n'ont pas la même hauteur », autre proverbe, signifie que des différences existent parmi des hommes pourtant issus d'une souche commune. Ces rapports solidaires s'expriment dans le contexte précis d'une société dont personne ne peut ni ne doit ignorer les règles.

UNE PASSION POUR UN MONDE EN SURSIS ?

Cette fascination nous interpelle. N'est-elle pas – et ici je parle pour moi – une passion pour un monde en voie de disparition, pour des hommes en sursis ? Le nomade représente un type d'homme qui a su exploiter un milieu aride particulièrement hostile : il y est parvenu par une connaissance admirable du milieu lui permettant de prendre des décisions en fonction de circonstances changeantes. On a vanté, à juste titre, son sens de l'orientation, lié à un regard aigu, à une observation permanente, à des sens toujours en éveil. La vie nomade est aussi une somme de connaissances accumulées sur les ressources naturelles, végétales, minérales ou animales ; c'est encore des rapports anciens avec des animaux, connus, aimés, choisis, sélectionnés, nommés, marqués dont on connaît souvent la généalogie. La perte des troupeaux, ce n'est pas seulement la perte d'un capital, c'est souvent la perte d'une identité.

Si le nomadisme pastoral est un certain rapport de l'homme avec ses troupeaux, c'est aussi et surtout la possibilité de choix : choix de ses partenaires, de ses parcours, de sa culture. Ces remises en cause, ces adaptations à des pressions nouvelles, cette possibilité de toujours jouer sur la mobilité sont un gage de survie. Ces choix cependant sont de plus en plus limités et les nomades, aujourd'hui, engagent leur avenir et modifient leurs comportements sous l'emprise de contraintes de tout ordre. C'est dans cette absence de choix que les nomades risquent de perdre leurs valeurs et leur génie et d'oublier dans l'anonymat d'un gardiennage mercenaire les techniques pastorales qui sont le fondement de leur civilisation.

La passion pour les nomades ne peut se fonder sur un émerveillement béat voire bêta qui conduit à un conservatisme sans nuances. Le nomadisme pastoral n'est pas coupé du reste du monde : il est lié aux zones rurales et urbaines, aux marchés et au commerce national et international ; il n'est pas viable dans la pauvreté et la famine. La passion pour les nomades ne peut plus se réduire à une fascination passéiste et passive. Il faut chercher à comprendre comment les nomades peuvent eux-mêmes, dans un monde soumis à la loi du marché et ouvert à tous les courants, préserver et vivifier leur civilisation menacée.

EDMOND BERNUS
Ethnologue, Géographe
Directeur de recherche à l'ORSTOM

Ouvrages cités

BERNUS (Edmond) *Touaregs. Chronique de l'Azawak*. Paris 1991, Plume, 176 p. – LAYA (Diouldé) *La Voie peule. Solidarité pastorale et bienséances sahéliennes*. Paris 1984, Nubia, 272 p. – MALIKI (Ancelo B.) *Bonheur et souffrance chez les Peuls nomades*. « Textes et civilisations », Paris 1984, Edicef, 72 p.

BOITSON

FA

de La Martinière

SAHARA

LA PASSION DU DÉSERT

JAN-MARC DUROU
préface de Mano Dayak

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : J13 314 ex 1

Cote : B M

24 AVR. 1995

Textes :

Théodore Monod - Bruno Lamarche

Jean-Francis Held - Louis Gardel

Hervé Derain - Mohamed Aoutchiki Criska

Ibrahim Litny - Edmond Bernus